

fermier et Urbain restaient à souper chez l'oncle de Cécile, ne vous ai-je pas dit tout de suite qu'ils rentreraient sans doute bien tard ? Ils se sont laissés retenir si longtemps qu'ils auront couché là, sur le conseil de leurs amis. Il pleuvait cette nuit. Ils seront restés à Beersel pour ne pas gâter leurs beaux habits.

—Ah ! vous êtes heureuse, Thérèse : Si je pouvais être tranquille comme vous ! répliqua la fermière. Mais je n'ai pas dormi de toute la nuit, et j'ai rêvé de si vilaines choses que je n'ose pas vous raconter les affreuses visions qui m'ont donné la sueur froide. Je frémis encore de tous mes membres.

—Je le crois bien, c'est la rencontre avec le méchant Marc sur la plaine du tir, n'est-ce pas ? Quand notre voisin Vervliet vous l'a racontée, je tremblais aussi comme une feuille. Mais tout a bien fini, et l'amman a ramené son neveu à D'worp. Il n'y avait plus rien à craindre de lui.

Tout en bavardant, la servante continuait son ouvrage ; elle allumait le feu, balayait le carreau et nettoyait la vaisselle ; la fermière l'écoutait avec distraction s'approchant de la fenêtre allant sur le seuil de la porte et regardant dehors avec anxiété ; puis elle rentra dans la chambre, trompée dans son attente et de plus en plus inquiète.

Elle se laissa tomber sur une chaise en poussant un soupir étouffé, et dit :

—Thérèse, je ne tiens plus sur mes jambes. Vous ne comprenez pas mon agitation ? C'est mon rêve affreux de cette nuit... Le fermier, Urbain et Blaise revenaient à la maison à travers les ténèbres. Tout à coup ils furent attaqués par Marc qui tenait un grand couteau à la main... J'ai entendu leurs cris de détresse retentir dans mon cœur ; je les ai vu tomber, j'ai vu leur sang couler... Et je ne tremblerais pas ? Et je ne mourrais pas d'effroi ?

La servante s'approcha de sa maîtresse et lui prit la main :

—Mais, chère maîtresse, où sont donc vos esprits ? Que peut Marc contre trois hommes ? Et l'amman n'avait-il pas assuré qu'il empêcherait son neveu de quitter la *Pomme d'or* ? Le fermier et Urbain ont couché à Beersel. Ils sont maintenant en route pour revenir. Je parie qu'ils descendent déjà la colline. Ah ! j'entends quelqu'un. C'est eux, pour sûr.

Toutes deux se levèrent avec un cri de joie et s'élancèrent pour sortir ; mais elle furent déçues lorsqu'elles virent paraître dans la baie de la porte la boutiquière de D'worp.

—Pas d'empêchement ? dit-elle. Ah ! pauvre mère Couterman, je déplore votre malheur ; mais il ne faut pas désespérer...

—Mon malheur ? mon malheur ? répéta la fermière, pâlisant. Par pitié, parlez, que voulez-vous dire ?

—Vous ne savez donc rien ? demanda l'autre étonnée. Blaise ne vous a-t-il pas raconté ce qui s'est passé cette nuit ?

—Nous n'avons pas encore vu Blaise répondit la servante. Parlez vite, mère Geerts, qu'avez-vous appris ?

—De terribles choses. Cette nuit, quand le père Couterman, son fils et le domestique revenaient de Beersel, ils ont été attaqués dans l'obscurité par Marc et quelques-uns de ses compagnons...

—Mon rêve ! gémit la fermière. Hélas ! Marc les a frappés de son couteau ?

—Non, non, ils n'ont reçu aucune blessure.

—Merci, merci, ô Dieu, vous avez exaucé ma prière ! s'écria la mère Couterman en levant les bras au ciel. Ah ! ils vivent !... Où sont-ils maintenant, mère Geerts ? Encore à Beersel ?

—Laissez-moi donc parler, dit la boutiquière, vous allez tout savoir. Mais soyez forte, car vous êtes assez malheureuse. Il y a un mort.

—Blaise, le pauvre Blaise ? gémit la servante en portant son tablier à ses yeux.

—Mais non, le mort est Marc.

—Marc mort ? Ciel ! qu'allons-nous apprendre ? dit la fermière dont la subite pâleur attestait qu'elle devinait une partie de la vérité.

—Si vous ne restez pas calme, fermière, je n'ose pas continuer, dit la boutiquière. C'est bien malheureux, en effet, mais ils défendaient leur vie, et s'ils ont abattu l'ivrogne furieux...

—Quoi ! mon mari, mon fils, ce seraient eux qui...

—Oui, avec leurs couteaux.

—Ciel ! et où sont-ils ? où sont-ils donc ?

—Ils sont prisonniers dans le cachot, sous le château.

Un cri d'angoisse retentit dans la chambre. La mère Couterman cacha sa figure dans ses mains ; un torrent de larmes coula sur ses joues, et elle ne cessait de crier :

—Mon pauvre mari, mon malheureux fils ! En prison, comme des scélérats, des meurtriers ! Ah ! Dieu miséricordieux, ne nous abandonnez pas. Nous n'avons pas mérité un sort si affreux...

Elle se laissa tomber sur une chaise en gémissant.

—Ah ! quel bonheur, les voilà qui viennent ! s'écria la servante. J'aperçois là-bas notre maître.

Cette nouvelle inattendue rendit à la fermière toutes ses forces. Elle se leva d'un bond, courut à la porte, et sauta au cou de son mari.

—Thomas, Thomas ! vous êtes libres ! Ah !